Document généré le 25 avr. 2024 03:03

Québec français

Du bon usage du petit écran

Roger Chamberland

Numéro 93, printemps 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44449ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chamberland, R. (1994). Du bon usage du petit écran. *Québec français*, (93), 5–5.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

QUÉBEC français

Éditorial

DU BON USAGE DU PETIT ÉCRAN

L'année 1994 a été proclamé « L'année internationale de la famille » : pourquoi pas ? Personne n'est contre la famille, comme personne n'est contre la vertu. Comme l'écrivait Balzac, « la famille sera toujours la base de la société » ; il est difficile de douter d'une telle affirmation, mais Balzac ne s'était sûrement pas imaginé que la famille du XIXe siècle subirait de telles transformations à la fin du XXe siècle. Il aurait fallu être devin pour anticiper les changements qui se sont opérés depuis une trentaine d'années. Aujourd'hui, on parle toujours de famille, mais celle-ci n'a plus nécessairement la forme traditionnelle qu'on lui a toujours connue : famille monoparentale, reconstituée, nucléaire sont autant de manières de vivre la vie familiale. Dans les faits, cela se vit de diverses façons, mais le canevas général que l'on peut esquisser montre bien que les parents travaillent à l'extérieur et que les enfants doivent s'accommoder de cette situation du mieux qu'ils peuvent. En conséquence, plusieurs sont livrés à eux-mêmes et organisent leur temps avec les travaux à faire et la télévision. De là à prétendre que « la télévision veille sur eux », comme le soutient cette autopublicité de Radio-Canada, voilà qui me semble exagérer.

Le message publicitaire est ainsi fait que l'on voit différentes personnes, hommes et femmes, absorbées par leur travail tandis qu'à la fin on voit quelques bambins regroupés autour d'un poste, entièrement captivés par une émission de fin de journée. Le narrateur tient un discours visant à culpabiliser les parents ingrats qui laissent ainsi leurs enfants sans surveillance. Et le message de conclure, en filigrane, « heureusement que Radio-Canada est là » pour les tenir en garde-à-vue et jouer le rôle d'éducateur que l'autorité parentale n'a plus le temps ni, nécessairement, le goût d'assumer. Bien sûr, pendant que les enfants sont rivés au petit écran ils ne peuvent pas mettre le feu, jouer dans la rue ou jeter la maison sans dessus-dessous. Cela est-il suffisant pour nous faire croire que la télévision peut se substituer au père ou à la mère ? Qu'elle dégage la même chaleur humaine et s'intéresse de près à l'éducation des tout-petits ? On peut en douter ; admettons toutefois qu'elle procure un agréable divertissement et, dans ses meilleurs moments, qu'elle peut être la source d'un enrichissement intellectuel et culturel dont on aurait tort de se passer. Mais de là à nous faire croire qu'elle « veille » sur nos enfants paraît excessif.

Par ailleurs, on pourrait gloser longtemps sur le rôle que joue la télévision dans nos sociétés postmodernes. Dans son essai récemment paru, *Pour en finir avec les ennemis de la télévision*, Richard Martineau fait le tour de la question. S'il fustige les intellectuels qui s'acharnent à bras raccourcis sur les méfaits de la télévision en dénonçant les pseudo-effets pervers qu'elle provoque sur la jeunesse, il ne fait pas pour autant l'éloge de ce médium auquel on attribue tous les vices de la société et de l'éducation, allant de la violence urbaine à l'indigence des étudiants en passant par la passivité d'un public que l'on habitue à subir sans réagir. Comme dans la littérature, le cinéma, la musique et les arts visuels, il y a de bonnes émissions, enrichissantes, divertissantes, stimulantes, et de mauvaises émissions dont on peut se passer en faisant de la navigation de canaux. Et pourquoi pas ? Doit-on lire un livre jusqu'au bout même s'il ne parvient pas à nous accrocher dès les premières pages ? Sommes-nous tenu de rester jusqu'à la fin d'un film qui nous ennuie profondément ? Comme le demande à juste titre Martineau, la fréquentation des œuvres culturelles doit-elle être une pure opération de masochisme pour être profitable ? La lecture de *La comédie humaine* de Balzac est-elle préférable à l'écoute de l'émission *Zap*, que l'on peut voir le vendredi et, en reprise, le samedi soir, pour comprendre la société actuelle ? Les problèmes très contemporains qui sont abordés dans cette dernière touchent au plus près les adolescents et leurs parents et sont susceptibles de les engager dans une réflexion commune. Lire Balzac pourra leur permettre de mieux comprendre la société du XIXe siècle et, dans une certaine mesure, celle du XXe siècle. Mais, dans l'état actuel de nos sociétés, je doute fort qu'il soit d'un grand secours pour aider à la résolution de nos problèmes. Cela ne diminue pas pour autant le plaisir esthétique que l'on peut en retirer, ni le parallélisme que l'on peut établir entre les deux époques. La comédie humaine ne se lit plus à l'échelle de Gutenberg, mais se vit à l'ère du « Village global », dans ces petites boîtes où le drame des enfants de Sarajevo devrait nous saisir et nous forcer à agir en faisant pression pour que cesse ce génocide. La télévision a déjà réussi à mobiliser l'opinion publique ; à quand le jour « J » pour la défense des droits des enfants ou, plutôt, le droit à la vie des enfants qui sont, ne l'oublions-pas, au cœur de la famille.

Roger Chamberland